

# La Croix

33, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

Boite de Poste 2175

Journal Catholique et Indépendant publié à Montréal

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, SCIENCES, ARTS, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE POLITIQUE, AGRICULTURE, ETC.

Afin de faciliter la propagande de la CROIX nous avons établi des conditions spéciales.

D'hui au 1er janvier prochain, nous acceptons, à une piastre (\$1.00), pour la première année, tous les abonnements nouveaux qu'on nous enverra.

Téléphone :  
Bell 2281 Est

PENSÉE DU JOUR

Un journal catholique dans une paroisse c'est une mission perpétuelle.  
LÉON XIII.

## UN GRAVE PERIL

Ce ne sont pas seulement les périls extérieurs, les atteintes portées à son indépendance et au légitime exercice de son autorité qui menacent aujourd'hui l'Église. Elle court aussi des dangers intérieurs d'un autre ordre qui tendent à altérer, chez bon nombre de ses enfants, la précieuse intégrité de la foi. C'est bien le cas de dire : "foras pugnae, intus timores." Sous prétexte qu'il faut faire une part aux aspirations du siècle, aux progrès de la science, aux exigences de l'esprit moderne, certains apologistes, mal inspirés, présentent à leurs auditeurs et à leurs lecteurs un catholicisme trop accommodant pour n'être pas accommodé.

Leur pensée est, disent-ils, de réconcilier la religion avec la civilisation. Pour mieux y réussir ils s'efforcent de détacher la morale chrétienne de l'enseignement dogmatique et précis qui en est la source. Il en est même qui arrivent à se demander ce qu'est un dogme et s'il faut y voir autre chose qu'un symbole, une allégorie. A l'heure actuelle, pensent-ils encore, le christianisme doit progressivement se dégager de ces formes et de ces formules, laisser à l'interprétation individuelle le soin de les apprécier à sa guise et borner son ambition à demeurer la plus haute école de morale qu'ait jamais vue le monde.

Le vieux bon sens chrétien discerne sans peine l'erreur de cette doctrine qui a de visibles affinités avec le protestantisme et avec le rationalisme. Une fois sur cette pente, on descend facilement de l'Évangile selon St-Marc, St-Mathieu, St-Luc et St-Jean, à l'Évangile selon Renan et selon Sarah Bernhardt. Et, après cette chute, que reste-t-il encore de la véritable doctrine chrétienne et des conclusions qui doivent en découler pour la nourriture de l'âme et pour le règlement de la vie?... Pour employer une comparaison évangélique, les branches détachées de la vigne peuvent-elles encore porter des fruits? Et quelle autorité est-elle encore possible d'accorder à une loi sans législateur et sans sanction?...

Il n'en demeure pas moins vrai, cependant, que, grâce à l'insuffisance de l'enseignement religieux et, il faut bien le dire, à l'affaiblissement général de la raison publique, le pseudo-rationalisme dont nous venons de parler, s'infiltrer de plus en plus dans un certain nombre d'esprits.

Une des erreurs les plus corrosives et les plus perfides de notre temps, c'est ce que l'on pourrait appeler "l'hérésie de l'À peu près." Après avoir fait un choix arbitraire dans les vérités divinement proposées à notre croyance, elle finit par aboutir, de triage en triage, à à peu près... rien du tout.

Déjà Pie IX, de grande et sainte mémoire, avait signalé ce redoutable écueil; après lui, Léon XIII avait magistralement proclamé la nécessité de fortifier les bases de l'enseignement religieux et de l'apologétique. De toutes parts, l'épiscopat avait fait écho à ces solennels avertissements du Saint-Siège.

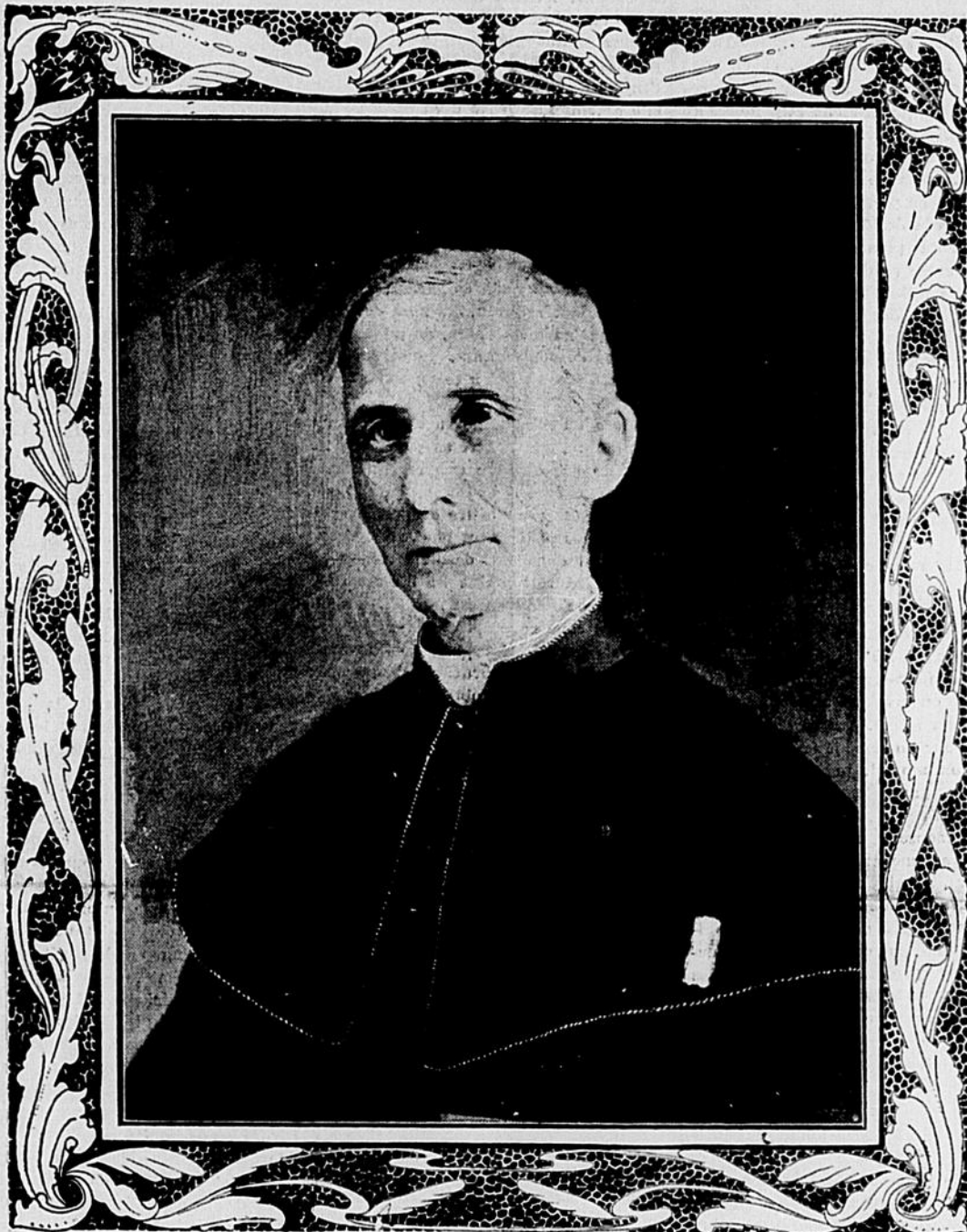
On nous fera remarquer, peut-être, que dans notre fidèle et religieux Canada, si obéissant aux enseignements et aux directions de Rome, rien n'autorise à prévoir d'aussi désolantes défaillances.

Volontiers nous en convenons, et nous en rendons grâce, après Dieu, à la vigilance de nos évêques, à l'excellent esprit de notre clergé, à la méthode sûre et au zèle éclairé qui président à la diffusion régulière et permanente de l'enseignement religieux. Mais, il ne faut pas oublier, cependant, qu'à notre période de cosmopolitisme et de publicité rapide et intense, peu d'erreurs conservent un caractère spécial, local ou régional; presque toutes deviennent internationales et, comme les épidémies, traversent assez facilement la ligne géographique des frontières ou l'espace des mers.

Dans tous les cas, mieux vaut prévenir qu'avoir à guérir. Appliquons nous

## MGR ALEXIS-XYSTE BERNARD

Evêque de Saint-Hyacinthe



Rome vient de nommer évêque de Saint-Hyacinthe Mgr Alexis-Xyste Bernard.

Cet événement était attendu depuis plusieurs semaines. Et les fidèles du diocèse de Saint-Hyacinthe en particulier ne doutaient pas que, malgré la résistance et le refus qu'opposait le titulaire, leur très pieux, très dévoué et surtout très humble vicaire-général ne devint leur évêque.

S. G. Mgr Bernard naquit à St-Mathieu de Belœil, le 29 décembre 1847, du mariage de Théodule Bernard avec feu Héloïse Préfontaine. Il est l'aîné d'une famille de treize enfants dont trois sont prêtres: Monseigneur, M. le chanoine J.-C. Bernard, curé de Sorel, et M. Adhémar-Prospér Bernard, P. S. S., du collège Saint-Charles, près Baltimore, Maryland.

Il fit ses premières études chez les

Clercs Saint-Viateurs, à Belœil, son cours classique au Collège de Montréal et sa théologie au Grand Séminaire de cette même ville, et le 1er octobre 1871, il était ordonné prêtre. Il fut d'abord envoyé à Saint-Denis sur Richelieu comme vicaire. En 1872, la direction du collège de Sorel lui fut confiée et, en 1876, Mgr Moreau l'appela à l'évêché de Saint-Hyacinthe. Le 26 juillet 1877 il était fait chanoine titulaire de la cathédrale. Investi de l'office d'archidiaque, le 28 septembre de la même année, il remplit les fonctions d'assistant-secrétaire puis de secrétaire auprès de Mgr Moreau et finalement celle de chancelier. Depuis nombre d'années il est l'âme dirigeante et administrative du diocèse.

Enfin, par un bref apostolique de Léon XIII, en date du 24 mai 1901, Mgr Bernard était élevé à la dignité de Protonotaire Apostolique *ad instar par-*

*ticipantium*. Mais ce ne fut que le 8 mai 1905 que ce bref fut promulgué aux fidèles de Saint-Hyacinthe par une lettre pastorale de Mgr Decelles à ses collaborateurs.

"Vous vous réjouirez comme moi, disait Mgr Decelles, des distinctions qui ont poursuivi ce vénérable ecclésiastique dont toutes les paroisses et toutes les institutions du diocèse ont tour à tour mis à profit les grandes lumières et l'inlassable dévouement. De tels services devaient être signalés aux faveurs souveraines de l'Église.

Les honneurs plus grands qu'il nous sera très doux de rendre au digne prélat, ne seront que l'hommage dû à son mérite. Ils seront aussi une excellente forme de notre reconnaissance envers l'Église, qui a comblé nos vœux à tous en discernant ce mérite et en le couronnant."

Hommage et règne long et heureux au vénérable Evêque de Saint-Hyacinthe!

donc à protéger, avec plus de sollicitude que jamais, le trésor précieux que nous avons à garder et, pour mieux y réussir, ne négligeons rien pour étendre, pour perfectionner l'enseignement religieux, pour lui donner toute l'efficacité possible et pour en assurer la durable, la permanente influence, à tous les âges et dans toutes les conditions.

Et quand nous parlons ici d'enseignement religieux, nous n'entendons pas faire allusion aux hautes spéculations, aux dissertations, aux controverses de l'apologétique et de la théologie. Non! nous demandons tout simplement, même à ceux qui se croient les plus éclairés et les plus instruits, d'avoir le bon sens et l'humilité d'en revenir au catéchisme. Bien que répandu à des milliers d'exem-

plaires, ce modeste petit livre est un de ceux qui nous manquent le plus.

On n'aime véritablement et on ne défend avec succès ce qu'on sait bien. Sachons donc notre catéchisme et enseignons-le parmi ceux qui dépendent de nous, dans sa lettre et dans son esprit! Voulez-vous exactement vous rendre compte du rôle de cet humble manuel dans l'économie générale de la vie chrétienne? Voyez ce qu'en pensent les ennemis de la religion! Partout où ils sont les maîtres, leur premier soin est de déclarer la guerre au catéchisme, de le décrier, de le proscrire, afin d'empêcher ainsi la foi de se transmettre et de s'implanter parmi les jeunes générations. Que cette attitude de nos adversaires ait au moins le don de nous éclair-

rer sur nos propres devoirs! Ce qu'ils combattent avec une si aveugle rage, ne devons-nous pas le défendre à tout prix si nous voulons conserver nous-mêmes et transmettre un jour, à ceux qui viendront après nous, avec le meilleur de notre sang, le plus précieux des trésors, une foi correcte, sûre d'elle-même et capable de se défendre à travers toutes les attaques et tous les périls!

La loi de Séparation des Églises et de l'Etat a été votée le 6 du mois courant par le Sénat français. 181 sénateurs ont voté pour, et 102 contre.

## Le départ de Sarah

Que nos lecteurs lisent d'abord l'entrevue que certains journalistes de Québec dont M. Ulric Barthe, rédacteur au *Soleil*, était du nombre, ont eu avec Sarah Bernhardt au Château Frontenac, le 4 décembre courant:

"C'est d'un pas nerveux et d'une démarche affectée, rapporte l'un de ces journalistes dans *l'Événement*, que Mme Sarah entra dans l'appartement où l'attendaient les journalistes. L'impression fut plutôt défavorable et la suite fera voir que malgré l'opinion que Mme Sarah entretient sur les Canadiens, cette impression était juste.

"Les présentations faites, Mme Sarah gagna la fenêtre d'où elle exprima ses opinions sur le pays et ses habitants. — Québec, ah! oui, c'est une belle ville, très belle et le Canada aussi, est un beau pays. J'y suis venue il y a quinze ans... non, neuf ans... ou plutôt... En 1891 interposa son gérant M. Meyer.

"Je n'ai pas la mémoire des dates, reprit Mme Bernhardt. Qu'importe. J'aime le Canada, c'est le plus beau pays que j'ai jamais vu.

"L'actrice s'échauffait, elle gesticulait déjà beaucoup et elle continua encore plus excitée:

"Mais je ne comprends rien à votre population. Vous avez des Canadiens anglais, des Canadiens irlandais, des Canadiens français, des Canadiens iroquois! mais voulez-vous me dire pourquoi vous appelez des Canadiens français! Des Français, vous autres! Mais pourquoi? Vous avez à peine une goutte de sang français dans les veines.

"Ici, M. Barthe voulut risquer une observation, mais la comédienne ne lui en donna pas le temps. Elle parlait avec une volubilité et une passion débordantes.

"Vous avez un beau pays, mais c'est tout. Depuis vingt-cinq ans l'agriculture peut-être a prospéré, mais le reste? Vous n'avez pas de peintres, vous n'avez pas de littérateurs, vous n'avez pas de sculpteurs, vous n'avez pas de poètes... Fréchette peut-être et un autre jeune... Mais sacristi, vous n'avez pas d'hommes, vous n'avez pas d'hommes!

"Bien, madame, nous avons Sir Wilfrid Laurier, interrompit M. Barthe, que l'Angleterre et même la France ont acclamé.

"Laurier? Laurier?... De fait, j'en ai entendu parler un peu hier, par quelqu'un qui était ici.

"Avez-vous une idée, au moins?

"Il est difficile de juger un pays avec ses nerfs, voulut faire remarquer M. Barthe, mais l'hystérique comédienne n'entendit point. Elle parlait toujours.

"C'est à vous, les journalistes, et à la jeunesse étudiante, à préparer l'avenir et à former le goût et les mœurs d'un pays. Mais les étudiants! On vient pour les instruire, et ils injurient les professeurs. C'est à Montréal qu'on a vu un conférencier venu pour parler de science et de religion poursuivi par les étudiants! Ah! mais, comment entendez-vous donc le progrès. Vous avez progressé depuis vingt-cinq ans, mais... en arrière.

Après pour exprimer cette opinion la comédienne fit un geste où elle mit tout son mépris

"Avez-vous lu l'article de *l'Événement*, demanda quelqu'un à un moment où l'actrice paraissait se calmer!

"*l'Événement*, oh! non, mais j'ai vu par le *Soleil* ce qu'il faut penser de ce journal.

"Cet article peut s'expliquer par le désir de ce journal de plaire à l'autorité religieuse, dit un des visiteurs. — Ah! oui, je comprends, vous êtes ici, sous le joug du clergé!

"Mais le clergé a fait beaucoup pour les Canadiens-français observe un autre. — Je suppose, reprit narquoisement la comédienne. Vous lui devez ce progrès, en arrière qui vous fait ressembler à la Turquie.

"Mme Sarah ayant enfin passé sa crise, les journalistes se retirèrent espérant de leur visite une opinion bien nette et bien unanime que chacun devine."

Cette femme qui se traîne sur les tréteaux de tous les pays, après avoir encaissé trente mille dollars, produit des outrages qu'elle a lancés contre l'Eglise, à Montréal et à Québec, à la veille de quitter le Canada, détesté ses nerfs, ouvre son cœur et nous jette l'injure à la face.

Il faut dire qu'elle n'a atteint que ceux qui l'ont adulée: Fréchette qui avait pris la peine de s'atteler au char de Sarah, en 1891, qui s'était abaissé jusqu'à faire le cheval, pour plaire à la divine Sarah, est-il assez souffleté? "Vous n'avez pas de poètes... Fréchette peut-être." Oh! que ce peut-être dans la bouche de Sarah doit avoir eu quelque chose de dur et d'ingrat lorsqu'il est venu au cœur de Louis. Sarah qu'il chérissait tant, Sarah pour qui il avait jeté sa dignité dans la boue, elle doute qu'il soit poète! oh! la cruelle!...

Dans tous les cas, à M. Fréchette dans la peine, nous offrons nos plus sincères condoléances!

Le lendemain soir, un groupe de citoyens de Québec, au départ de la comédienne pour Ottawa ont protesté contre ses insultes de la veille, en la sifflant et en lui criant: à bas la juive!

Le Canada et la Patrie, relatant cet incident, en l'aggravant, excusent Sarah Bernhardt, la lavent des injures qu'elle nous adresse, et conviennent de reproches le patriotisme indigné et vengeur des Québécois. La Presse laisse passer l'orange. Le Soleil dont l'un des rédacteurs était à l'entrevue en question attribue la "sortie de l'actrice contre les Canadiens français... à sa nervosité bien connue."

Que voulez-vous que ces feuilles disent? Hier, elles brûlaient à pleines mains l'encens à Sarah. Leurs représentants s'étaient vilement abaissés devant elle pour lui faire leurs hommages... Pouvaient-ils revenir si vite à des sentiments plus décentes ou plus dignes!

Cette "sortie de Sarah Bernhardt contre les Canadiens français" restera, nous l'espérons, longtemps gravée dans la mémoire de nos compatriotes. Elle leur fera du bien.

En attendant, disons avec un poète improvisé:

"Va-t'en juive insolente, au sourire cynique: Toi qui vient de jeter l'injure à notre sang! Va-t'en montrer plus loin ton front neurasthénique Sur qui la vieillesse descend. Va-t'en bien loin et puis de province en province, Pars avec ta névrose, et compte en ton chemin L'argent qu'on aurait dû te tendre avec la pièce Et non avec la main. Et quand, ailleurs, vers toi les foules accourent Admirer ton verbe et pleureront d'émotion Ici nous passerons le balai sur les rues. Pour qu'il ne reste rien de toi!"

J. B.

Nouvelles de Rome

Depuis quelques semaines le Saint-Père reçoit de France de filiales et touchantes lettres collectives des prêtres de plusieurs diocèses, désireux, au moment où la persécution religieuse s'accroît et où l'avenir de l'Eglise de France est si sombre, de protester de leur dévouement au Père commun et de leur inébranlable attachement à la Chaire de Pierre.

Ces adresses consolent beaucoup Pie X et le réconfortent au milieu des angoisses de l'heure présente. Ce mouvement, cette sorte de plébiscite de l'admirable clergé des campagnes et des villes de la nation très chrétienne si éprouvée, ne peut manquer de s'étendre et de devenir général.

Le Pape fait répondre à chaque adresse par son secrétaire d'Etat. Il est heureux d'encourager les curés français, de les exhorter à la prière, à un redoublement de zèle au temps de la tribulation, afin d'obtenir que les maux qui affligent la pauvre France prennent fin et qu'un renouvellement salutaire de la piété et des vertus chrétiennes soit le résultat de cette persécution, que Dieu a permise dans des vues de miséricorde.

Le Daily Mail, dans son édition parisienne, publie la dépêche suivante:

"J'apprends de source autorisée que l'empereur allemand se rendra dans les eaux italiennes vers la fin de février 1906. Il a fait annoncer aux autorités du Vatican qu'il rendra visite au Pape et qu'il examinera avec lui la question de la protection des catholiques en Extrême-Orient.

Le roi d'Italie aurait accepté une invitation de l'empereur d'assister aux fêtes de son anniversaire de naissance, qui seront données à Berlin, le 25 janvier."

Une autre lettre de Mgr Bruchési contre les théâtres

La lettre suivante de S. G. Mgr Bruchési, lue au prône, dimanche, dans toutes les églises de Montréal, venant après celle que nous avons publiée dans notre dernier numéro, du même prélat, n'a pas besoin d'être commentée. A sa seule lecture, nos lecteurs en saisiront bien l'importance et l'opportunité:

Archevêché de Montréal, le 2 décembre 1905.

PAUL BRUCHESI, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, archevêque de Montréal.

Nos très chers frères,

En élevant la voix, dimanche dernier, contre les mauvais théâtres, et en vous demandant de ne pas assister aux pièces réprouvables qui allaient être jouées au cours de la semaine, nous n'avons fait que remplir un devoir de conscience imposé à notre charge de premier pasteur.

Quoi qu'on en puisse dire, nous savons que nous avons été écoutés. Beaucoup de citoyens et des plus distingués, ont même fait pour se rendre à nos desirs, le sacrifice des billets qu'ils s'étaient procurés déjà. Ils ont donné là un bel exemple dont nous sommes heureux de les féliciter publiquement.

Malheureusement, un grand nombre d'autres n'ont tenu aucun compte de notre parole, et sont allés entendre des drames dans lesquels l'Eglise est insultée et la morale chrétienne foulée aux pieds. Nous avouons qu'une telle conduite nous surprend autant qu'elle nous afflige.

Au lieu de nous excuser, l'avertissement pastoral était venu trop tard. Triste excuse en vérité! Quand l'avertissement a été donné, les pièces étaient bien à l'affiche, les billets pouvaient être achetés peut-être, mais le théâtre n'était pas ouvert. Si vous apprenez, nos très chers frères, que ce qui vous a été vendu pour un remède excellent n'est qu'un poison mortel, le prendriez-vous quand même parce que vous l'auriez payé?

On a dit encore: ces pièces sont interprétées par un artiste au talent incomparable. Mais cela les rendait-elles moins mauvaises et moins funestes!

Ah! comme il y a des esprits peu logiques et comme les convictions religieuses sont peu profondes dans certaines âmes! Nous défions le plus brillant des orateurs et la plus célèbre des actrices de venir ici, dans notre ville, se moquer de notre histoire ou insulter à l'honneur du nom canadien. Ce ne sont pas des applaudissements mais des sifflets qu'ils recueilleraient. Le sentiment patriotique aurait été blessé.

Rappelez-vous donc, nos très chers frères, l'émotion causée récemment dans notre société mondaine par l'apparition d'un roman assez insignifiant en lui-même mais dans lequel se lisaient des choses peu flatteuses pour notre peuple et pour certaines personnes évidemment visées. On ne s'est guère préoccupé de l'intrigue qui était immorale; mais que d'articles ont été écrits, que de mécontentements se sont fait jour, pour blâmer ce qui blessait notre fierté nationale!

De même, au théâtre, personne ne permettrait que l'on attaquât notre pays, ou la mémoire de nos grands hommes. Mais dans le cas présent, c'est simplement l'Eglise qu'on insulte, dont on travestit l'histoire, et dont on méconnaît l'influence bénie à travers les âges; c'est simplement la morale dont on méprise les saintes lois; les scènes offertes aux spectateurs ne sont, après tout, que des scènes de passion criminelle, de vengeance, de jalousie, d'adultère, de meurtre ou de suicide. Faut-il être scrupuleux au point d'en avoir peur et de s'en éloigner? Le mal est montré avec la séduction du génie, n'est-ce pas une raison suffisante pour le contempler et pour acclamer l'acteur ou l'actrice qui l'étaient sous nos yeux? Hélas! il y a là, un état d'âme pénible à constater.

Nos très chers frères, jamais, croyez-le nous n'aurions songé à vous détourner de spectacles qui eussent été de nature à vous inspirer des pensées élevées et de nobles sentiments. Mais aujourd'hui, nous invitons tous les hommes sincères qui se sont risqués aux pièces que nous avons signalées, à nous dire, la main sur la conscience, si nous n'étions pas dans notre droit, et si nous n'avions pas entièrement raison en vous parlant comme nous l'avons fait? C'est à des catholiques que nous nous adressons. Eh bien, nous disons: ce n'est pas nous, c'est Dieu qu'ils ont offensé! Peuvent-ils y penser sans remords! La jouissance est de courte durée, mais combien est humiliante la souffrance qu'elle laisse dans l'âme!

Des journalistes que nous regardons comme des amis, et dont nous avons souvent constaté les excellentes dispositions en même temps que les sentiments chrétiens, ont cru pouvoir faire de la réclame en faveur de pièces que d'autre part ils déclaraient mauvaises et condamnables. Ils ont essayé de concilier ensemble deux choses qui ne se concilient jamais, qu'ils nous permettent de leur dire qu'ils nous ont grandement contristé.

Mais un journal français du matin a voulu faire davantage, et après avoir publié notre lettre pastorale, s'est permis de donner une longue liste des citoyens remarquables au théâtre! Des protestations qui nous ont été adressées nous ont fait voir que cette liste contenait les noms de familles entières des plus honorables et, non pas un membre cependant, n'avait assisté au spectacle. Nous ressentons sans doute, cette injure qu'une feuille protestante d'une autre province n'a pas manqué de relever. Mais l'injure ne s'arrête pas à notre personne; elle atteint l'autorité dont nous sommes revêtu, et nous laissons aux catholiques de la qualifier comme elle mérite de l'être.

Maintenant, nos très chers frères, laissez-nous vous le dire: c'est moins contre quelques pièces de théâtre que contre les mauvais théâtres en général que nous vous avons mis en garde. Au nom de notre sainte religion, au nom de la jeunesse qui nous est chère, au nom de l'innocence de vos enfants, nous vous supplions d'être fidèles à nos paternels conseils.

Il y a au sein de notre ville, personne ne l'ignore, tel théâtre en particulier, où s'est donnée naguère une représentation des plus obscènes, et où, bien des fois, se jouent sans scrupule les drames les plus pervers. Des plaintes nous sont venues contre lui dans ces derniers temps, de bien des endroits. Que les directeurs de ce théâtre se souviennent qu'ici, au Canada, le code criminel condamne sévèrement de pareilles scènes. Les autorités civiles chargées de protéger les bonnes mœurs ont donc l'obligation grave de veiller et d'agir: nous nous permettons de la leur rappeler. Pour nous, dans le légitime exercice de notre droit et de notre autorité épiscopale, nous avertissons aujourd'hui ces directeurs que s'ils continuent dans la voie où ils sont entrés depuis quelque temps, nous aurons recours contre eux aux mesures d'ordre moral plus efficaces encore peut-être que la sanction des lois de l'Etat.

Nous ne reculons pas devant notre devoir et nous verrons alors où sont ceux qui veulent être les fils soumis de l'Eglise, et ceux qui méprisent ses commandements et sa morale.

Puissions-nous n'avoir pas à exercer ce pénible devoir, c'est notre vœu le plus sincère, et nous demandons au Seigneur de nous consoler en l'exaucant.

PAUL, Arch. de Montréal.

Le Socialisme et les Ecoles Nationales des Etats-Unis

Par Mgr Stang, év. de Fall River

C'est un fait consolant que, peu de catholiques en Amérique sont entrés dans les rangs des socialistes proprement dits bien que quelques-uns de nos ouvriers catholiques soient, sans s'en douter, imbus à l'égard de l'autorité civile, de la propriété, des droits des individus, de principes et d'opinions qui supporteraient difficilement l'épreuve de l'orthodoxie. Mais le prêtre, nous le savons, a dans le cœur de nos ouvriers catholiques une place à part qui le met à l'abri des calomnies et des censures des socialistes les plus outrés. Puissent, ces relations intimes et sacrées exister à jamais entre le peuple et le clergé!

Il nous faut procurer à nos enfants le don inappréciable d'une éducation catholique. Ce ne sont pas les temples somptueux qui agrandissent le royaume de Jésus-Christ. Les êtres humains ont plus de valeur aux yeux de Dieu que la brique et le mortier. Il faut bâtir une école, qu'importe qu'elle soit pauvre et chétive en apparence, comparée à l'édifice de brique recherchée ou de pierre de taille qui lui fait face de l'autre côté de la rue. Ce modeste réduit procurera à l'Eglise et à l'Etat plus de bien réel que toutes ces écoles somptueuses, d'où l'on a chassé la religion, facteur essentiel de l'éducation. Il faut le reconnaître, notre système d'écoles nationales est une des rares choses que les socialistes transporteront volontiers dans leur paradis chimérique, comme un élément précieux de leur nouveau régime. Dans nombre de missions des contrées isolées et peu peuplées de l'ouest et du sud, le prêtre zélé qui

ne réussit pas à se procurer des religieuses pour l'enseignement, réunit autour de lui les petits de son troupeau et leur enseigne les rudiments de la science, tout en inoculant dans leurs cœurs les premières leçons de la religion. Sa position est plus glorieuse devant Dieu que celle de ce professeur émérite qui occupe une chaire illustre dans l'enseignement.

—o—

Nos catholiques devraient s'unir, et former des sociétés où l'on exigerait de chaque membre la pratique des devoirs religieux. Ils puiseraient au tribunal de la pénitence une paix de l'âme plus grande, et une satisfaction du cœur plus complète que ne pourraient en procurer tous les projets chimériques du socialisme. La corruption qui règne dans la vie sociale provient de l'inobservance des dix commandements. La transgression de la loi morale conduit à la décadence de l'industrie. Les peuples qui prennent le Décalogue pour règle de conduite sont ceux qui ont le domaine de la prospérité et du bien-être. L'observance des préceptes divins guide sûrement les hommes à travers les périodes d'abattement, et à ceux qui appellent à grands cris une réforme sociale, nous dirons que le moyen le plus efficace de réformer le pays, c'est de travailler d'abord à la réforme de soi-même, en "déracinant" ses inclinations perverses, et en marchant dans le sentier des vertus.

—o—

Soyons, d'une manière spéciale, les amis et les protecteurs des pauvres. Nous savons quelle amour Jésus-Christ a eu pour eux, avec quelle sainte affection l'Eglise a toujours pris soin d'eux. les regardant comme ses plus précieuses richesses. Un vrai chrétien ne se borne pas à consoler les pauvres dans leurs misères; il leur ouvre son cœur et sa bourse, et leur donne joyeusement ce qu'il peut, et plus même qu'il ne peut. Aussi, quand vous prêtez secours, faites-le avec tant de tact et de délicatesse, que le nécessiteux voit la joie et la satisfaction que ressentent les cœurs chrétiens à donner; vous doublerez de la sorte votre don et lui imprimerez une double valeur, temporelle et spirituelle. Il ne faut pas l'oublier, les âmes humaines habitent dans les corps; impossible de les en tirer pour les traiter comme si elles étaient séparées: c'est au corps et à l'âme qu'on a affaire.

Or, procurer l'assistance corporelle est souvent le moyen de pénétrer, à travers le mur de chair, jusqu'à l'âme du méchant, du pécheur. Les faits parlent plus haut que les paroles auprès du pauvre et du délaissé. Chaque œuvre de charité établie dans notre pays proclame la vérité de notre religion. Nos asiles pour les enfants trouvés, nos orphelins, nos hôpitaux, nos maisons de réforme, nos lieux de refuge pour les vieillards et les abandonnés, sont des preuves de la charité vraie et sincère qui brûle dans les cœurs de nos évêques, de nos prêtres, de nos religieux et de nos laïques: c'est leur œuvre, poursuivie avec une patience et un renoncement qui ne peut avoir sa source qu'en Dieu. Tant qu'il y aura des prêtres, des prêtres désireux de vouer leur vie à l'assistance du pauvre, du malade et du délaissé, ils garderont leur influence sur les masses ouvrières. Les socialistes pourront s'exclamer: " Vos prêtres vivent à l'aise, du fruit de vos épargnes; ils se soucient peu de notre misérable condition; leurs adulations sont pour les riches et les puissants." Les catholiques mépriseront ce monstrueux mensonge; ils se rappelleront avec bonheur leur prêtre dévoué, leur "sogarth aroon" qui dans sa charité sans borne, s'est tenu à leurs côtés aux jours des plus durs épreuves, et ils béniront Dieu de leur avoir donné un pasteur prêt à sacrifier sa vie pour ses brebis.

MGR STANG, Evêque de Fall River.

Radicaux et Socialistes

Les radicaux de France sont en train de se faire rouler par les socialistes. Comme il était facile de le prévoir, la coalition de l'anticléricalisme bourgeois et de l'anticléricalisme prolétaire, aboutit à la suprématie de ce dernier. Les socialistes français entendent que les succès électoraux de la concentration soient avant tout des victoires socialistes. Si les radicaux n'entendent pas de cette oreille, on les lâche ou même on les combat avec avantage comme le fait s'est récemment passé à Toulouse. Au récent Congrès socialiste de Toulon on vient en outre de proclamer que la

guerre à la propriété est la condition catégorique du collectivisme fondamentalement partie du programme électoral. Le Journal des Débats adresse à ce propos aux radicaux de France des réflexions qui risquent fort de n'être pas entendues, mais que nous publions à titre de renseignements:

"Les élections de Toulouse et le Congrès de Chalons réussissent-ils à éclairer les radicaux, sur le métier de dupes auquel ils se condamnent? Qu'ils considèrent ce qui se passe en Suisse, la République la plus libre à la fois et la plus démocratique qui existe sur la planète. Là les radicaux ont fini par se rendre compte du danger que font courir à la paix, à la sécurité, à la prospérité et à l'indépendance nationale, la lutte de classes, le collectivisme, l'internationalisme et l'antimilitarisme des socialistes, même avec un système de milices et des garanties européennes de neutralité en cas de guerre, et ils ont marché contre eux aux dernières élections. Les socialistes y ont perdu le tiers de leurs effectifs.

"Les radicaux en France, finiront-ils par imiter, avant qu'il ne soit trop tard, les radicaux suisses, se rendront-ils compte que si les socialistes ont place dans le Parlement à titre de parti d'opposition et de critique, il importe de les exclure de toute participation au pouvoir, de toute action dans les Conseils du gouvernement; les radicaux, enfin, seront-ils assez sages et assez aveugles pour ne pas entendre et pour ne pas voir ce que les socialistes leur crient dans les oreilles, et que les plus exaltés leur crachent à la face, à savoir: que le socialisme est un parti de guerre sociale et d'abdication devant l'étranger."

Contre la littérature immorale

Il s'est tenu, il y a quelques jours, à Berne, en Suisse, une assemblée générale du Bureau International de Genève, contre la littérature immorale. On y a décidé de convoquer à brève échéance la réunion d'une conférence internationale qu'organiserait, dans l'ensemble des états civilisés, la répression de la pornographie littéraire, notamment en ce qui regarde le commerce des cartes illustrées et les annonces obscènes.

Le "Matin" de Paris, fait ces réflexions: "Si, comme tout le fait prévoir cette conférence a lieu, la France s'y fera représenter avec d'autant plus d'empressement que nul pays ne peut attendre de ses résultats plus de bénéfices que le nôtre, puisque l'effet d'une trop large tolérance a malheureusement fait de notre littérature le principal dépotier de la malpropreté mondiale.

"Après avoir imposé au monde la gloire de ses chefs-d'œuvre, notre littérature ne lui donne plus guère, hélas! que la nausée de ses produits. Il est vraiment temps que l'étranger, qui nous admire et qui nous juge, cesse de confondre l'esprit de France avec des gravures, et la grande presse française avec des feuilles qui vivent de l'excitation ordinaire de leurs lecteurs à la débâche.

"Si la conférence qu'on projette tient ses promesses prophylactiques, elle aura également bien mérité de la dignité universelle et de notre fierté nationale."

Cette appréciation flétrissante n'est pas trop sévère. Elle l'est plutôt trop peu.

Mais le "Matin" eût bien dû, à cette occasion, rechercher la cause véritable de ce dévergondage des lettres françaises. D'autant que cette cause est aisée à démêler. Les pornographes du boulevard parisien que l'on propose à notre admiration sont, en même temps, des ennemis avérés du dogme chrétien. C'est sur le fumier anticlérical, exclusivement, qu'ils se recrutent.

Pour s'excuser, ils allèguent que leurs livres sont le reflet de la société où ils vivent. Mais cette société elle-même, à quoi tient sa perversion, sinon au mépris de la morale catholique? Au Canada, la pornographie n'a pas encore fait de nombreuses victimes. Cependant, le mal se répand. Certaines librairies de Montréal se sont faites les distributrices de la littérature immorale parmi nos catholiques. Nous attirons l'attention des autorités policières de la ville sur cette infraction à la loi criminelle.

En Angleterre, M. Balfour a remis au Roi sa démission comme premier ministre, et celle de ses collègues. Sir Henry Campbell-Bannerman, chef du parti libéral, a été immédiatement appelé à former un ministère. L'avènement des libéraux au pouvoir fait quelque peu craindre pour les libertés scolaires que nos coreligionnaires ont pu jusqu'ici se conserver ou obtenir. Cependant, le parti nationaliste irlandais, qui est aujourd'hui compact, est là pour obvier à toute éventualité, comme il l'a fait d'ailleurs avec le ministère qui vient de disparaître.

Le Vénérable Robert Southwell, martyr de la Compagnie de Jésus 1560-1595

(suite)

TORTURES — LA TOUR — PROCÈS

William Cécil, le ministre d'Elisabeth, au lieu de hâter l'exécution, consigna le Jésuite dans la maison de Topcliffe, donnant à ce dernier toute latitude pour le torturer, pourvu que ce ne fût pas jusqu'à le faire mourir.

L'impitoyable bourreau usa largement du pouvoir discrétionnaire qui lui était laissé. C'était son plaisir, disait-il, de torturer des prêtres, surtout des Jésuites. Mais il avait affaire à un athlète peu ordinaire. Le fils du ministre, Robert Cécil, rendit de sa cruauté du tyran et du courage de sa victime le témoignage le moins suspect: "Qu'on ne nous parle plus, disait-il, de l'invinible constance des héros de l'antiquité. Nous avons un Anglais, le Jésuite Southwell, qui les surpasse tous. Dix fois il a été appliqué à une torture dont personne ne peut se faire une idée, et l'on n'est pas même parvenu à lui faire dire quel est le poil du cheval qu'il a quelquefois monté; il s'est obstiné à garder le plus rigoureux silence, parce qu'un tel aveu, assez insignifiant de sa nature, aurait pu compromettre le catholique qui lui a prêté ce cheval."

Au procès, la victime révéla quelque chose des tortures innommables qu'elle a subies chez Topcliffe: "Suppliee plus cruel que la mort, suppliee inusité, inoui, dira Southwell, plus terrible que celui du cheval." A la description qu'il dut en faire alors, le tribunal s'inquiéta, la foule indignée de la conduite de ce bourreau devint menaçante. Il fallut, pour calmer l'effervescence, faire comparaître Topcliffe qui fut convaincu, malgré l'écrit par lequel le ministre l'autorisait à torturer, d'avoir outrepassé les ordres reçus. Il tomba en disgrâce et fut emprisonné, hélas! pour trop peu de temps, car il reprit ensuite ses anciennes fonctions et fera souffrir plus tard à York le P. Walpole.

Après trois mois passés chez ce monstre, le P. Southwell fut transféré à la prison dite la porte de Westminster, lieu infect, où il resta deux mois, dévoré par la vermine et où il dut endurer le supplice du gantelet. On le suspendait au plafond, les mains prises dans des gantelets de fer que l'on serrait à volonté au moyen d'une vis, et comme ses pieds atteignaient le sol, on repliait ses jambes contre ses cuisses, en les comprimant avec des cerceaux garnis de pointes. Le patient resta quelquefois sept heures entières dans cette affreuse position, malade jusqu'à en vomir le sang à flots. Lorsqu'il défaillait, on le faisait revenir à lui, puis on recommençait la torture.

Un jour, son père, parvenu jusqu'à lui, fut si bouleversé de le voir en cet état qu'il tomba évanoui. Revenu à lui, il alla se jeter aux pieds de la reine; ses larmes obtinrent au prisonnier quelques adoucissements momentanés; il eut la liberté de visiter son fils, de lui donner à ses frais de nouveaux habits, un bréviaire et un exemplaire des œuvres de saint Bernard; mais bientôt, par ordre d'Elisabeth, Southwell fut conduit à la Tour, où les rigueurs recommencèrent.

Le P. Southwell passa deux ans et six mois à la Tour de Londres, au secret le plus absolu. On a la preuve que ses habitudes de piété et de régularité ne s'y démentirent pas. En marge du bréviaire, qui fut retrouvé après sa mort, on remarqua des points gravés à l'aide d'une pointe d'aiguille et disposés de telle façon qu'on y reconnaît les notes quotidiennes de son examen particulier.

Ses gardiens étaient si discrets sur ce qui se rapportait à lui, que les catholiques en étaient à se demander s'il vivait encore et si les tortures ne l'avaient point achevé.

En l'espace de trente mois, le Vénérable subit treize fois la question. "Quel homme, disaient les deux ministres d'Elisabeth, lui paraît aussi insensible qu'une souche!" Lui, se contentait chaque fois de protester de son innocence: "Je suis prêtre et religieux de la Compagnie de Jésus, disait-il. Je suis venu en Angleterre pour prêcher à mes compatriotes la vérité catholique, dont le trésor ne se trouve que dans la sainte Eglise romaine. Si vous cherchez un prétexte pour me faire mourir, prenez celui-là, il suffit." On a vu par une femme attachée au service de la prison que plus d'une fois les bourreaux durent arrêter le supplice, parce qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Il lui introduisaient alors dans la bouche une potion de vin bouillant, qui le faisait revenir à lui et vomir beaucoup de sang.

Rien, pour hâter le procès et la sentence qu'il appelait de tous ses vœux, il se hâta de demander des juges au ministre: "Puisqu'il est si pressé de se faire pendre, répondit celui-ci, il aura bientôt ce qu'il désire." Et aussitôt il le fit conduire à la prison de Newgate, où devaient

avoir lieu les interrogatoires. Le 2 mars 1595, le P. Southwell comparait au banc de la reine.

Les juges, conscients de la sinistre besogne qu'on leur faisait accomplir, avaient cru diminuer le nombre des assistants en faisant conduire à Tyburn, pour y être supplicié pendant qu'ils statueraient contre Southwell, un malfaiteur coupable d'homicide. Ce fut en vain: la foule se pressait compacte dans la salle du tribunal pour voir juger ce prêtre dont l'innocence était manifeste et que l'on savait avoir enduré tant de tortures.

Le juge Poppam qui présidait prononça le réquisitoire ramenant toute la série des griefs habituels en ces sortes de jugement: accusation d'avoir violé la loi, de dépendre d'un souverain étranger, le Pape, d'attenter à la sûreté de l'Etat. Les persécuteurs d'aujourd'hui n'ont guère changé de langage. Le P. Southwell répondit qu'il ignorait tout complot; il n'était venu en Angleterre que pour gagner des âmes à Dieu; aucune loi juste ne pouvait lui interdire ce saint ministère.

Pour achever la ressemblance de ce factum avec d'autres bien connus, la question des restrictions mentales ne pouvait manquer d'y figurer.

— Est-il permis, demanda-t-on au P. Southwell, de soutenir qu'on peut répondre aux inquisiteurs et aux espions qu'il n'y a aucun prêtre caché dans la maison, alors qu'on est sûr du contraire?.....

— Permettez-moi une supposition, dit le P. Southwell. Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, que le roi de France avec son armée fasse tout à coup irruption dans cette ville, pénètre dans le palais; il cherche la reine pour la faire mourir; il vous demande où elle est, dans quel endroit elle s'est réfugiée. Vous le savez; mais la découvrir, c'est trahir la reine et la perdre. On vous presse, on vous commande de répondre. D'après vos principes, vous devriez déclarer clairement et sans ambages le lieu où elle est cachée. Mais alors, dites-moi, ne passeriez-vous pas aux yeux de tous pour un traître? Aussi vous n'agiriez pas ainsi, vous répondriez que vous ne savez pas où elle est, c'est-à-dire que vous ne le savez pas pour le révéler.

De même, nous ne sommes pas tenus de répondre clairement à des misérables sans autorité qui n'ont aucun droit de nous interroger, lorsqu'ils cherchent les prêtres pour les envoyer à la torture et à la mort.

Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas fait une restriction, quand il a dit à propos du dernier jour du monde: Personne ne le connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils même de Dieu. Certainement qu'il le connaissait, ce dernier jour, mais il a voulu dire qu'il ne le connaissait pas pour le révéler aux hommes. C'est ainsi que tous les Pères et tous les docteurs ont toujours interprété ces paroles.....

— Quel âge avez-vous donc, Southwell? interrompit tout à coup Poppam.

— L'âge même qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il comparut devant Pilate! répond le Père.

Cette réponse scandalisa les oreilles de l'infâme Topcliffe, présent à l'audience, et qui depuis quelque temps déjà s'agitait et vociférait d'une manière si étrange que le président impatienté avait dû lui imposer silence.

— L'effronté! cria-t-il, il a l'audace de se faire l'égal de Jésus-Christ!

— Oui, répond Southwell, j'ai l'âge qu'avait Jésus-Christ; mais il est le Fils de Dieu, et moi, j'en suis qu'un ver de terre et le plus abject de tous.

Ces mots furent accueillis par des risées et des injures.

Après délibération, les juges conclurent à la culpabilité, et, en conséquence, condamnèrent le P. Southwell au supplice des traîtres, comme prêtre de l'Eglise romaine séjournant en Angleterre.

Le vénérable accueillit cette sentence avec des transports de joie. Il rendit grâce à Dieu, et comme on lui demandait s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense: "Rien, répondit-il; mais je prie seulement Dieu de vouloir bien pardonner à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont devenus les auteurs de ma mort."

LE SUPPLICE (3 mars 1595).

Ramené à l'horrible prison qu'on appelait les limbes, cachot affreux où régnait la plus profonde obscurité, Robert reçut la visite de plusieurs prédicants qui tentèrent un dernier effort pour le séduire. Il les réduisit au silence, mais sans les convaincre. Seul le gardien, présent à leur discussion, profita de la grâce que les autres repoussaient et se déclara catholique.

Le lendemain, à l'aube, le geôlier annonça au P. Southwell qu'il subirait le dernier supplice ce jour-là.

— Mon ami, lui dit le Père, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

Il eût voulu témoigner sa reconnaissance par quelque présent; n'ayant rien à lui offrir, il lui laissa son bonnet que le gardien reçut en versant des larmes et qu'il conserva avec un soin religieux.

Southwell sortit de la prison en même

temps qu'un parricide également condamné à mort et qu'on entraîna d'un autre côté de la ville pour attirer la foule et éviter une trop grande affluence devant le gibet du Jésuite. Vaine précaution: tout le peuple se porta à la suite du martyr.

Sur le chemin, Robert vit venir à lui sa sœur, qui, comme la Véronique, voulait le consoler et lui dire adieu: "Chère sœur, lui dit-il avec calme, vous vous exposez trop, vous pouvez être remarquée et saisie par les gardes. Allez, votre frère ne vous oubliera pas. Adieu." Pendant le reste du trajet, le Père se tut, tout absorbé en Dieu. Lorsqu'il aperçut la colline de Tyburn, le lieu ordinaire des exécutions, il se souleva comme il put sur la claie où on l'avait lié, saluant, comme saint André, l'instrument de son supplice. Au pied de la potence, on le dépouilla d'une partie de ses vêtements. Il s'essuya le visage, et jeta vers un Jésuite qu'il avait reconnu dans la foule le linge dont il venait de se servir. Cette relique fut envoyée au P. Aquaviva avec le récit du martyre.

Le P. Southwell monta d'un pas ferme sur le tombereau qui devait le hisser jusqu'à la potence, et tandis que le bourreau lui passait la corde au cou, il fit le signe de la croix et s'écria bien haut: "Si je meurs, c'est uniquement parce que je suis prêtre catholique et Jésuite." Il récita en latin quelques versets des psaumes, fit à plusieurs reprises le signe de la croix jusqu'à ce que le char où reposaient ses pieds s'étant ébranlé, il resta suspendu dans le vide. Mais la corde avait été mal ajustée et la strangulation ne s'opérait que lentement. Les yeux du martyr étaient ouverts et se promenaient lentement sur la foule; on le vit encore se frapper la poitrine. Il fallut que le bourreau tirât violemment le corps du supplicé pour mettre fin à ses souffrances. Alors le cadavre fut descendu du gibet; on ouvrit la poitrine et on arracha le cœur que le bourreau, selon la coutume, montra au peuple en criant: "Vive la Reine!" Aucune parole ne fit écho à ce cri: la foule s'écarta morne et silencieuse. Beaucoup pleuraient. Une seule voix se fit entendre, celle du banon de Montjoie, qui avait présidé à l'exécution. "Ah! s'écria-t-il, que mon âme soit un jour avec l'âme de cet homme!"

La tête du martyr fut attachée à une pique à l'entrée du pont qui conduit à la Tour et les restes sanglants furent exposés aux quatre portes de Londres.

Vénérable Père, daignez prier pour tous ceux que votre sainte vie et votre courage mort ont édifiés. Obtenez-leur de Dieu, dans les persécutions qu'ils ont à traverser, à votre exemple, une générosité sans limites et une invincible constance!

La "Race inférieure"

Où et quand sir Edmund-Walker Head a-t-il traité les Canadiens-Français de "race inférieure" ?

Evidemment, ce n'est pas devant un auditoire canadien-français que sir Edmund-Walker Head a fait ce compliment à notre race.

Le 8 octobre 1855, le gouverneur Head laissait Québec, après avoir reçu une adresse très flatteuse du maire et du conseil de ville, pour aller résider à Toronto, qui devait être le siège du gouvernement pour les quatre années à suivre.

Quatre jours plus tard, le 12 octobre, les citoyens de Hamilton donnaient un banquet à sir Edmund-Walker Head. Au cours de ce dîner, le gouverneur-général répondant à sa santé, prononça les paroles suivantes:

"As we look to the east to see the sun rise to pursue its daily journey, so, in Canada, we look westward, to observe the greatest progress in wealth and population (Cheers). There are many circumstances, as you are aware, to which the superiority of our western country may be attributed. It is owing to the superiority of the race from which most of you have sprung (Cheers); owing to the fertility of the soil, and the moderation and salubrity of the climate; owing to the advantages of position and of internal communication."

De même que nous regardons vers l'est pour voir le soleil se lever et poursuivre sa course journalière, de même, en Canada, nous regardons du côté de l'ouest pour observer les plus grands progrès en richesse et en population (Applaudissements). Il est, comme vous le savez, diverses circonstances auxquelles on peut attribuer cette prééminence de votre contrée de l'ouest. Elle est due à la supériorité de la race dont la plupart vous descendez (Applaudissements); due à la fertilité du sol, à la douceur et à la salubrité du climat; due aux avantages de votre position et

de vos communications intérieures." ...

Le discours du gouverneur Head publié dans les journaux du Haut-Canada souleva une véritable tempête dans le Bas-Canada.

Nos journaux canadiens mirent proprement à sa place ce gouverneur qui, représentant de la reine d'Angleterre, insultait d'une façon si outrageante ses sujets canadiens-français qui avaient donné déjà tant de preuves de leur fidélité.

Le "Canadien", entre autres, n'y alla pas de main morte. Le 24 octobre 1855 il donnait une leçon d'histoire au gouverneur Head.

"La race canadienne-française est ce peuple du Bas-Canada que les liens de sa descendance rattachent à cet autre peuple de France qui a donné à l'Angleterre, par droit de conquête, une portion notable des habitants qui la peuplent, et les hauts barons et chevaliers dont l'influence et les conseils envoient au Canada des gouverneurs qui peut-être devraient s'en ressouvenir.

"La race canadienne-française est ce peuple du Bas-Canada qui deux fois a conquis sur les champs de bataille, au profit de l'Angleterre, l'estime et la reconnaissance du peuple anglais.

"La race canadienne-française est ce peuple du Bas-Canada qui s'enorgueillit d'appartenir encore, par les aspirations et par le caractère aussi bien que par l'origine, à cette nation héroïque sans la valeur de laquelle pas un seul soldat de l'armée anglaise n'existerait aujourd'hui sur le sol de l'Europe.

"La race canadienne-française est ce peuple du Bas-Canada qui, déjà quelque chose de ce qu'il doit être un jour, grâce à une autre fortune politique, s'efforcera d'imiter par l'emploi actif de ses aptitudes le peuple glorieux qu'il saura prendre encore pour modèle au jour des grandes épreuves nationales, et qui, silencieux toujours devant des mépris qu'il n'a nullement mérités, répond ordinairement par tolérance aux dédains affectés de ses ennemis.

"Voilà le sommaire de ce qu'est la race française du Bas-Canada. Elle n'accepte d'ailleurs aucune démarcation arbitraire au moyen de laquelle on voudrait lui imposer des "supérieurs"; elle ne reconnaît ici que des égaux. Ce sera au temps à décider si ce n'est pas à ceux qui prétendent lui marquer une place aux gradins les plus bas, plutôt qu'à elle, qu'il faudrait reprocher avec justice la faute d'avoir trop présumé de soi-même!"

Le gouverneur Head, s'apercevant mais un peu tard qu'il avait fait une bêtise, essaya de la réparer.

Le 2 novembre, répondant à une adresse du maire de Toronto, il disait:

"J'espérais que chacune des paroles que j'ai prononcées et chacun de mes actes depuis que j'ai mis le pied en Canada, devaient me protéger contre l'accusation de vouloir en aucun cas regarder avec défaveur nos frères du Bas-Canada en alléguant la supériorité d'une race sur l'autre. Dieu me garde d'en agir ainsi.

"Je désavoue de la manière la plus énergique une telle pensée; je me suis sans doute exprimé trop laconiquement, bien que je ne puisse répéter les termes dont je me suis servi, attendu que je ne me les rappelle plus.

"Je sais que j'avais présentes à l'esprit et que je reconnaissais comme un grand élément de progrès dans le Haut-Canada l'habileté ainsi que l'aptitude particulières dont vous avez fait preuve dans la direction pratique de vos propres affaires locales.

"Je comprenais que cette habileté avait été, de la part de plusieurs d'entre vous, exercée plus promptement dès le jeune âge, ayant été familiers avec les institutions municipales telles qu'établies dans la Grande-Bretagne parmi vos ancêtres. Mais je ne dirai rien de plus que ce peu de mots: La Providence a dispensé aux différentes nations des qualités diverses, et votre tâche, en vue du caractère national à venir du Canada, est d'unir le courage chevaleresque et la gracieuse courtoisie du français à l'attachement inflexible pour la liberté et au respect des lois par lesquels l'Anglais s'est caractérisé de tout temps."

Comme on le voit l'explication était plutôt boiteuse.

— "Recherches Historiques."

PERE DE FAMILLE COMME IL Y EN A BEAUCOUP

Ma profession, disait un avocat distingué, me met en rapport avec les hommes qui ont commis des fautes. J'ai à les défendre, soit à la Cour d'assises, soit devant les tribunaux correctionnels; ils me font naturellement la confiance plus ou moins détaillée de ce qu'ils appellent leur malheur; et dans leurs récits il y

a d'utiles et de graves enseignements. En voici un échantillon: Un jour, un homme entre dans mon cabinet, à huit heures du matin. C'était un ouvrier, vêtu proprement, mais simplement, parlant bien et portant sur sa figure un air de parfaite honnêteté.

— Voyons, lui dis-je, contez-moi votre affaire, de quoi vous accuse-t-on!

— Moi, Monsieur?

— Oui.

— Mais de rien.

A l'animation indignée avec laquelle il se défendait, il était clair que j'avais affaire à une de ces natures droites et frayées même d'un soupçon.

Il reprit plus doucement:

— Ce n'est pas pour moi que je viens; j'ai servi dans la marine, et je ne crains rien de la justice: c'est pour mon garçon.

Le malheureux père me raconta longuement comment son fils avait volé, en quel endroit, à quelle heure, sous quelle inspiration, avec qui.

Quand j'eus ainsi une connaissance suffisante de l'affaire, je parlai au père du caractère de l'enfant et de ses habitudes.

— Quel âge a votre fils?

— Seize ans.

— Sait-il lire et écrire?

— Oui, Monsieur, il a suivi l'école jusqu'à l'âge de douze ans.

— A-t-il fait sa première communion?

— Sans doute.

— L'a-t-il renouvelée? a-t-il été depuis fidèle aux pratiques de la religion? travaillait-il le dimanche?

— Dame, monsieur, nous attendions avec impatience le jour de la première communion pour le mettre en apprentissage; depuis ce moment, il fallait travailler; nous autres ouvriers, nous n'avons pas de temps de reste.

— Est-ce que vous n'avez pas remarqué que votre fils lisait de sales histoires, de méchants romans qui souillent l'imagination de la jeunesse?

— Si fait... monsieur, mais je lui ai dit que s'il continuait à en lire, je le battrais.

— Alors votre fils s'est sans doute caché, et a fait en cachette ce qu'il n'osait plus faire devant vous. Est-ce que votre fils n'a pas été au théâtre voir des mauvaises pièces, avec des camarades dangereux?

— Ah! ce n'est que trop vrai, et c'est précisément là qu'il a fait connaissance des hommes avec lesquels il a volé.

L'intéressé qu'il m'inspirait était si vif que je ne pouvais contenir mes sentiments ni lui refuser mes conseils.

— Etes-vous donc bien sûr, repris-je doucement, de n'avoir rien négligé de ce qui pouvait contribuer à préserver votre fils d'une chute?

Il releva la tête et me demanda à son tour l'explication de mes paroles.

— La voici, ajoutai-je; sans doute, vous avez bien fait d'envoyer votre fils à l'école; l'instruction est utile, mais c'est un instrument dont on peut user pour le mal comme pour le bien, il faut savoir s'en servir. La vie, surtout celle d'un ouvrier, est exposée à bien des dangers. Ah! croyez-moi, ce n'est pas trop de la foi chrétienne, de la religion avec ses secours, ses conseils, sa direction pour nous guider dans cette traversée, nous soutenir, nous éclairer et nous fortifier; un brave homme comme vous doit prier avec son fils soir et matin, lui donner l'exemple d'une vie non seulement honnête, mais chrétienne; il doit lui rappeler qu'il y a là-haut un maître qu'on ne peut tromper et aux yeux duquel on ne peut mentir; quand on a négligé ces précautions et ces moyens dans l'éducation, on a omis le plus utile et le plus nécessaire...

Je n'insistai pas davantage, remarquant que mes paroles étaient recueillies avec attention; je m'efforçai seulement de lui faire comprendre qu'il n'était jamais trop tard pour faire le bien.

L'affaire vint aux assises; ma plaidoirie fut simple, je racontai ce que je savais, la rude honnêteté du père, son horreur pour le vol, l'insuffisance de l'éducation qu'il avait donnée à son fils, abandonné sans direction morale dans son atelier.

L'enfant fut acquitté comme ayant agi sans discernement et rendu à ses parents.

Puisse cette famille être préservée du danger de la récidive, en écoutant une voix sincèrement amie.

Il ne faut pas badiner avec les croyances du peuple suisse, ainsi que le montre l'émeute qui vient de troubler le petit village de Claro, dans le Tessin.

A l'occasion de la Toussaint, un club anarchiste se rendit au cimetière pour faire une démonstration athée. Les manifestants avaient à leur tête un révolutionnaire russe qui, se hissant sur une tombe, commença un discours.

Il ne put l'achever. Les braves villageois accouraient, armées de triques et démontrèrent péremptoirement à nos athées que, s'ils avaient émis des doutes sur l'existence de Dieu, ils ne pouvaient en faire autant sur la solidité des poignets des Tessinois.

## Une nouvelle tactique de l'ennemi

Nos lecteurs doivent se rappeler encore la conférence qu'un certain M. Saint-Martin a faite aux ouvriers, à Saint-Hyacinthe. Après y avoir prêché l'instruction gratuite et obligatoire, il assura ses auditeurs que lorsque ce premier point serait gagné le gouvernement accorderait bien gratuitement à leurs enfants avec l'instruction une soupe et une miché de pain. C'était alléchant pour un ouvrier qui, par exemple, quatre ou cinq enfants à l'école. Cependant, nos bons Canadiens qui ont du flair, sentirent le piège qu'on voulait leur tendre, et l'instruction avec la soupe et la miché de pain, que M. Saint-Martin leur promettait, n'eurent pas le don de l'émouvoir. Mais cette idée si généreuse n'est pas sortie du cerveau de ce monsieur. Elle lui est venue de la France et de la Belgique, où les prêcheurs de la soupe gratuite sont légion.

Ainsi, il y a quelques jours, au conseil communal de Charlevoix, on y discutait un projet de distribution de soupe scolaire aux enfants des écoles officielles. D'après le projet, on installerait dans les préaux des écoles gardiennes, des salles à manger où les élèves iraient prendre la soupe à midi. Il faudrait acheter toute une installation de marmittes, de tables, d'assiettes, et cela coûterait pour quatre mois d'essai la somme de \$1,000.00.

Les citoyens Van Bastelaer et Falony, dit le Pays Wallon, contrairement à leur habitude, se sont trouvés d'accord pour déclarer que ce projet était insuffisant. Il faudrait pour contenter ces messieurs que l'on fournit aux enfants fréquentant les écoles officielles, outre la soupe, un morceau de viande, une miché de pain et un verre de bière. Cela coûterait au bas mot \$20,000.00 par an, mais les socialistes trouvent sans doute que ce ne serait pas payer trop cher une bonne réclame pour l'enseignement officiel qui se donne aux frais de tous les contribuables qu'ils soient ou non catholiques.

Le même journal ajoute que ce projet a été rejeté. On devait s'y attendre.

Mais ses promoteurs ne se comptent pas comme battus. Ils reviendront à la charge.

Un jour, peut-être, lorsque M. Godfroy Langlois aura fini de nous débiter ses chapitres sur la centralisation scolaire et le ministère de l'instruction publique, nous le verrons entamer celui de la soupe gratuite. Ce nouveau projet, ou cette nouvelle réforme, aura au moins l'avantage sur les autres pronés par le Directeur du Canada, d'intéresser la gent écolière dont l'appétit est généralement assez développé.

A quand la soupe gratuite, M. Langlois?

J. B.

## Ce que l'on pense de la "Croix"

...23 nov. 1905.

Monsieur,

Je vous envoie \$4.00 pour payer mon abonnement à votre bonne petite feuille. Je suis avec le plus grand intérêt le combat que vous livrez à la mauvaise presse et à tous les mauvais principes. Puissiez-vous réussir dans votre entreprise! Ne vous découragez pas, car c'est l'œuvre de Dieu que vous faites et ce bien ne se fait jamais qu'au prix du sacrifice.

Veillez me croire,

Votre serv.,

XX, ptre.

...24 nov. 1905.

Monsieur J. Bégin,

Montréal.

Cher monsieur,

Je crois avoir payé mon abonnement à la Croix au mois d'avril dernier, cependant j'ai un doute à ce sujet; en conséquence, je veux passer du doute à la certitude en vous envoyant un bon de poste de deux piastres.

Nous aimons votre bonne et brave Croix. Elle aime passionnément la vérité, aussi elle la défend envers et contre

tous. Courage, bonne et fidèle servante de la religion et de la patrie!

Votre tout dévoué en N. S.,  
XX, ptre.

## Le catholicisme en 1905

Une des thèses familières à la presse antireligieuse française, c'est la décadence du catholicisme, c'est l'annonce de l'apostasie des nations catholiques au vingtième siècle. Il suffit qu'en France une douzaine de mauvais prêtres passent au protestantisme, pour qu'un cri de triomphe se fasse entendre dans ce pays, parmi les francs-maçons et les libres-penseurs.

Pour faire justice de ces illusions maçonniques, il suffit de signaler les progrès merveilleux réalisés par le catholicisme en Angleterre et dans les pays qui en dépendent.

En Angleterre, le chiffre des conversions monte constamment, et, à cet égard, les dernières statistiques publiées par le "Catholic Directory" sont intéressantes à étudier.

Le nombre des catholiques répandus dans l'empire britannique est estimé à dix millions et demi. Le Royaume-Uni en compte environ 5,300,000; l'Angleterre 1,500,000; l'Ecosse 514,000, et l'Irlande 3,240,000. Le Canada en renferme un peu plus de 2,000,000; le reste est réparti entre l'Australie, l'Inde et les autres colonies.

La hiérarchie ecclésiastique se décompose ainsi: 23 archevêques (un en Angleterre, deux en Ecosse, quatre en Irlande, sept en Asie, neuf en Canada).

29 vicaires apostoliques (1 en Europe, 8 en Asie, 10 en Afrique, 7 en Amérique, 3 en Australie).

12 préfets apostoliques (6 en Asie, 5 en Afrique et 1 en Canada).

Et 172 prélats revêtus du caractère épiscopal.

Quand on songe que l'Australie possède aujourd'hui 5 archevêques, 15 évêques et 3 vicaires apostoliques, alors qu'elle n'avait qu'un seul prêtre en 1857 on reste saisi d'admiration en face de ces gigantesques progrès.

En Angleterre, le nombre des prêtres réguliers et séculiers est monté, depuis l'année dernière, de 3,073 à 3,205. Il est vrai que les exilés français sont pour une bonne part dans cette augmentation. Le chiffre des églises ou chapelles s'élève à 1,592, soit 24 de plus que l'an dernier.

En Ecosse, il y avait 492 prêtres en 1903; il y en a actuellement 506.

Au Parlement, les catholiques sont représentés par 41 pairs à la Chambre haute, par 76 membres à la Chambre des Communes. Dans le service diplomatique, ils occupent des postes très élevés. Sur six ambassadeurs, deux sont catholiques; quant aux ministres, aux secrétaires et attachés catholiques, on ne les compte plus.

Ajoutons que l'Eglise vient de rentrer dans cette université d'Oxford, d'où elle avait été chassée depuis Henri VIII. Il y a deux mois, un religieux et un curé, Dom Gasquet, abbé des Bénédictins, et le docteur William Barry, curé de Dorchester, ont été officiellement invités à faire un des cours de vacances d'Oxford. Le sujet des conférences qui ont été religieusement écoutées suffit à montrer jusqu'à quel point l'idée catholique est non seulement tolérée, mais acceptée. Dom Gasquet a parlé de la suppression des monastères par la Réforme et de ses conséquences désastreuses, au point de vue social, économique, artistique et religieux. Le docteur Barry a traité un sujet délicat entre tous, saint Ignace de Loyola et la fondation de la Compagnie de Jésus.

Si de l'Angleterre nous passons à l'Irlande, quel consolant spectacle que celui de ce peuple, martyr de sa foi, sortant enfin de la ténébreuse caverne où l'avait rivé la tyrannie britannique. Jamais nation fut-elle plus persécutée, plus opprimée, plus exterminée? Elle avait une religion, une langue, des droits civils et politiques, des terres. L'Angleterre supprima cette autonomie; elle donna tous les biens de l'Irlande à une colonie de 800,000 protestants; elle lui enleva ses églises et proscrivit ses prêtres. Les contrevenants furent pendus, leurs entrailles arrachées, leurs membres coupés en quartiers. Les catholiques ne purent ni voter, ni être élus. Tous les emplois, toutes les fonctions leur furent impitoyablement refusés. Dans tous les villages, on traqua l'idiome national, parlé autrefois par cinq millions d'hommes. Il y a trente ans, cinq à six cent mille Irlandais à peine connaissaient encore la langue de leurs ancêtres.

Quel contraste avec la situation actuelle! L'Eglise catholique a reconquis la liberté. Soixante Irlandais font partie du Parlement; toutes les carri-

ères et tous les emplois sont accessibles à la race jadis proscrite. Enfin, une loi récente restitue aux paysans les terres, fermes et métairies que le protestantisme leur avait volées. C'est la revanche totale de cette grande vaincue contre l'Anglo-Saxon vainqueur, revanche due avant tout à l'impénétrable vitalité de la foi catholique qui pénètre à fond l'âme irlandaise. Partout l'Eglise est "l'éternelle recommencée"; on peut l'opprimer, la blesser, la mutiler; on ne la tue pas, et, tôt ou tard, du tombeau où on avait cru l'ensevelir, elle sort rajeunie et triomphante.

## "Dites-moi ou vous l'avez mis"

Ainsi parlait la Madeleine quand, au matin de la Résurrection, elle cherchait par tout le jardin, le corps du Christ.

S'il vous arrive quelquefois d'entrer dans les salons de ce que l'on appelle les heureux du monde, vous aurez plus d'une fois l'occasion de reprendre pour votre compte les paroles de la pécheresse convertie.

Il est fort à craindre même que vous soyez moins heureux qu'elle et qu'à votre demande, nulle voix ne fasse écho.

C'est un fait: il y a dans la classe aisée, une tendance qui s'accroît, à bannir du salon, voire même d'ailleurs, l'image du divin crucifié.

Ah! l'on conçoit fort bien que l'aspect d'une croix, fasse mal aux jouisseurs qui prétendent trouver leur bonheur ici-bas et font, pour reprendre une expression des saints Livres, leur Dieu de leur ventre.

Ce que l'on s'explique moins, c'est qu'il s'en trouve tant, parmi les gens fortunés qui se réclament de la religion du Christ et ne craignent pas d'emboîter le pas aux mécréants.

Vous direz que j'exagère? Eh bien! allez et dites-moi si vous ne rencontrez beaucoup de familles catholiques dans la bonne société, où le Christ occupe au salon la place d'honneur.

Chez un bon nombre, vous trouverez peut-être encore la croix. On l'a choisie minuscule et on lui a cherché... une cachette, je veux dire qu'on lui a réservé quelque endroit où elle n'apparaisse pas trop.

Chez d'autres vous cherchez en vain le signe de la rédemption. On ne l'y trouve, ni en grand, ni en réduit, ni exposé à la place d'honneur, ni dissimulé au-dessus de la porte.

Pourtant que ne rencontre-t-on pas, dans ces salles qui constituent d'ordinaire une exposition de bibelots? D'habitude quelque mauvaise toile que l'on dénomme paysage et qui ressemble plutôt à un plat d'épinards; le portrait de quelque personne célèbre ou prétendue telle. Plus c'est décollé, mieux ça vaut! Que sais-je?

Un abonné écrivait dernièrement que l'on néglige la formation du caractère. C'est profondément vrai.

Le travers que je signale est une preuve de plus. Les catholiques qui donnent là-dedans sont des têtes folles qui suivent le courant, ou des lâches qui craignent le qu'en dira-t-on. Les uns et les autres sont des hommes sans caractère et sans convictions solides.

Avant de bannir le Christ de sa demeure, on l'a souvent déjà banni de sa vie, ou peut s'en faut. Dans ces conditions l'image du divin crucifié est importune: il faut l'ôter. Et l'on n'y manque pas.

Assez bien de catholiques n'ont pas de convictions solidement assises. Pour eux la religion est affaire de sentiment, d'opportunité, et c'est tout ce que l'on veut, sauf une affaire de conviction.

Voilà pourquoi tant de chrétiens mènent une vie quelconque. Pie X avait nettement saisi ce mal profond. Aussi sa première parole comme Pontife suprême a-t-elle été pour proclamer la nécessité de "restaurer toute chose dans le Christ. Instaurare omnia in Christo." Ce que l'on pourrait traduire: Réintégrer le Christ partout; dans l'individu d'abord, en lui imposant de solides convictions et en l'habituant à y conformer sa conduite.

A ce prix, à ce prix seulement nous pourrions endiguer ce courant qui pousse à la paganismation des salons, même dans les familles chrétiennes.

## UNE NOUVELLE CHAIRE A L'UNIVERSITE LAVAL

Au banquet annuel des étudiants en droit, le 6 du courant, M. le Vice-Recteur de l'Université Laval a annoncé la fondation d'une chaire des sciences politiques et sociales. M. Henri Bourassa, député de Labelle, est appelé à l'occuper.

## Notes Critiques

### SATAN DEBOULONNE

Le F. Combes a reçu, il y a quelques temps, une lettre d'un Américain, M. Hermann Menz, le convoquant à présider la cérémonie d'inauguration d'une statue monumentale de... Satan, qui devait avoir lieu dans sa propriété, près de New-York.

Ce singulier monodibliste, richissime et probablement dévoré de l'envie de faire parler de lui, n'avait rien trouvé de mieux que de faire dresser sur un piédestal de cinq mètres, au milieu de son parc, une statue colossale de Lucifer, accroupi sur un rocher et armé d'un trident!

Le F. Combes n'a sans doute pas cru devoir se déranger malgré cet hommage rendu à ses chères convictions, mais les habitants du village, à la vue du monstre, se sont littéralement révoltés et ont obligé cet innovateur à déboulonner son idole qui, une fois de plus, est tombée sous les coups de l'ange exterminateur représenté par le bon sens public.

### UNE LETTRE DU PAPE AU MIKADO

Mgr O'Connell, ancien recteur du collège américain à Rome et évêque de Portland (Etats-Unis), a présenté une lettre du Pape au Mikado.

Dans cette lettre, Pie X remercie le Mikado de la façon bienveillante dont les autorités japonaises ont traité les catholiques de Mandchourie durant la dernière guerre et recommande à sa protection les catholiques du Japon.

On a beaucoup remarqué que c'est un évêque américain qui a été choisi par le Vatican pour remettre cette lettre au Mikado et l'on assure que cet acte du Pape prélude à une réorganisation des missions catholiques au Japon. Ces missions, qui sont entre les mains des Missions étrangères de Paris, seraient confiées désormais uniquement à des américains.

En outre, il est probable que le Mikado enverra, à Rome un haut fonctionnaire impérial. On parle même de l'institution d'une délégation apostolique à Tokio.

L'Eglise est comme l'Océan. Elle regagne sur un continent ce qu'elle perd sur un autre.

### SENTIMENTS CHRETIENS DE GUILLAUME II

Guillaume II, empereur d'Allemagne, à la prestation de serment des recrues, à Potsdam, a fait aux militaires une allocution pleine de sentiments chrétiens, qui contraste avec les balivernes et les faux-fuyants du président de la République française. Guillaume, devant l'autel ayant servi à la cérémonie de la prestation de serment et le désignant du geste, s'est exprimé ainsi:

"Vous voyez cet autel, sur lequel s'élève la croix, le symbole de tous les chrétiens. C'est comme chrétiens que vous avez prêté aujourd'hui serment de fidélité au drapeau; je souhaite et j'espère que ce serment sera toujours présent à votre esprit. En ce moment, j'ai devant les yeux un épisode mémorable. Lorsque l'empereur Léopold d'Autriche confia au célèbre prince Eugène le commandement suprême de son armée et lui remit le bâton de maréchal, le prince Eugène prit un crucifix et leva le bras vers le ciel en disant: "Veilà Celui qui doit être notre généralissime!" Ce sont de tels sentiments que j'attends aussi de vous. Je veux avoir dans mon armée des soldats pieux et vaillants, et non pas des impies. Vous allez avoir le privilège de servir dans les rangs de ma garde à Potsdam, où chaque pas vous rappellera le souvenir du grand roi-soldat qui dort non loin d'ici son dernier sommeil, et la glorieuse histoire de Prusse.

Montrez-vous dignes de cette faveur en pratiquant d'une façon toute particulière les vertus militaires et marchez les premiers dans la voie de la crainte de Dieu, de la fidélité et de l'obéissance!"

## Aux retardataires

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement sont priés de ne pas négliger davantage de s'acquiescer de ce devoir. L'abonnement est payable d'avance.

## Les éloges de l'hon. Tarte

Est-ce un compliment que M. Tarte vient faire à Mgr Langevin dans la Patrie du 4 décembre ou un carreau qu'il lui lance sur la tête?

Mgr Langevin, dit-il, est impétueux, parce qu'il est convaincu. Curieuse épithète accolée au nom de celui qui accomplit son devoir avec énergie et persévérance. S'il prenait envie à M. Tarte d'écrire la vie de saint Athanase, docteur de l'Eglise, il ne manquerait pas de dire qu'il était impétueux; pareillement saint Jérôme et avec lui tous les saints Docteurs de l'Eglise ont été des hommes impétueux. Saint Grégoire VII était impétueux lorsqu'il revendiquait les droits du Saint-Siège et qu'il allait mourir en exil, pour n'avoir rien voulu céder à ceux qui empiétaient sur ses droits sacrés.

Si, au lieu de la conciliation à outrance qui a fait sacrifier les droits des catholiques du Nord-Ouest, on se fut montré un peu impétueux, en 1896, il est bien probable, et même certain que Mgr l'Archevêque de Manitoba ne serait pas obligé de déployer lui-même de l'impétuosité.

Les lâcheurs et les conciliants appelleront comme ils voudront la conduite de Mgr Langevin, les bons chrétiens, eux, diront qu'elle est celle d'un véritable évêque, qui combat pour la cause de Dieu sans s'occuper de ce que penseront et diront les faiseurs de compromis.

Il est un moyen bien facile de ne pas se créer des ennus; c'est de laisser faire et de se croiser les bras, en présence des empiètements du mal; mais il reste à savoir ce que Dieu pensera de ce laisser faire, car Dieu lui-même, comme Mgr Langevin, est quelquefois très impétueux sans nuire à ses perfections divines.

Fluminis impetus lactificat civitatem Dei.

XX

## Notes Religieuses

### PRELIMINAIRES DE BEATIFICATION

La congrégation des Rites réunie devant le Pape a émis le vote de "Tuto" pour la béatification des Carmélites de Compiègne et des martyrs dominicains du Tonkin. Elle a décidé aussi touchant la valeur des miracles présentés pour la cause de la vénérable Julie Billiart.

### S. EXPEDIT ET STE-PHILOMENE

A propos du culte de S. Expédit et de celui de Ste-Philomène, qui auraient prétendument été condamnés par une commission pontificale, informations prises, cette condamnation n'a nullement été prononcée. Certains abus seulement ont été proscrits. En ce qui concerne S. Expédit, deux saints de ce nom figurent au martyrologe. L'on ne voit donc pas à quel titre l'on pourrait en proscrire le culte.

Ce qui est vrai, c'est qu'autour du nom d'un de ces deux saints, à propos desquels on ignore tout, sauf leur martyre, circulent des légendes qui n'ont pas l'ombre de fondement. De plus l'on assure de bonne source que les attributs avec lesquels une dévotion plus ou moins éclairée représente saint Expédit comme le patron des affaires urgentes, ont été réprochés. Ces attributs sont le corbeau que saint Expédit foule aux pieds, et dont le cri est censé reproduire le mot latin *cras* "demain," tandis que le saint élève en l'air une croix portant le mot *hodie* "aujourd'hui."

A ce propos, il est curieux de remarquer que S. Augustin qui, à ses heures ne dédaignait pas le jeu de mot, parle quelque part de la vox *corvina*: *cras* *cras*! — Pour ce qui concerne Ste Philomène, son culte peut d'autant moins être proscrit qu'il figure au propre de Rome.

## AVANTAGES AUX NOUVEAUX ABONNES

D'hui au 1er janvier prochain, nous accepterons, à une piastre (\$1.00), pour la première année, tous les abonnements nouveaux qu'on nous enverra.